

## SOUVENIRS D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

### CHAPITRE VIII

#### TRADUCTEURS DE VIRGILE

DANS LA PRÉFACE de sa traduction de l'*Énéide*, l'abbé Delille disait : « Quiconque est digne de lire Virgile sent combien il est téméraire d'oser le traduire. Les vers d'un original si parfait, si le lecteur en sent bien les beautés, sont les premiers accusateurs du traducteur infidèle, qui risque de l'être même par trop de fidélité. Pour moi, je m'en suis déjà plus dit à cet égard que les plus rigoureux censeurs ne peuvent m'en dire. Et d'abord je me suis plus d'une fois reproché de n'avoir pu conserver plusieurs des beautés du texte sans allonger la traduction; d'avoir trop souvent remplacé, par une élégance et une rondeur harmonieuses, naturelles à notre langue, la précision énergique d'une langue plus mâle et plus hardie. Les grands poètes, ainsi traduits, sont de l'or passé à la filière et dont on augmente l'étendue sans ajouter à sa valeur. J'ai dit, dans la préface des *Géorgiques* qu'une traduction était une dette, et qu'il fallait payer, non dans la même monnaie, mais la même somme; je ne pense pas tout à fait de même aujourd'hui. Une cassette remplie de pièces d'or serait mal représentée par un tonneau de petite monnaie, quand même la somme serait égale. »

Ce qu'on vient de lire ne permettrait guère à la critique de s'appesantir sur le défaut des traductions de l'abbé Delille. L'auteur convient de tous les torts qu'on peut lui reprocher, et lui-même nous donne la clef des imperfections de son travail. L'abbé Delille avait voué un culte à Virgile; il était frappé, plus qu'un autre, de ce style si net, si pur, si varié et si merveilleusement complet; il en sentait tout le charme, toute la grandeur. Lorsque, traducteur religieux, il était aux prises avec son original sublime, il tremblait de laisser en arrière un mot, une épithète, une couleur : tourmenté du désir pieux de ne rien omettre, craignant toujours de n'en point dire assez, il multipliait, multipliait les vers, et voilà pourquoi trop souvent la poésie de Virgile se trouve presque perdue dans les amplifications du traducteur. Ajoutons aussi que la concision n'a jamais été le caractère du talent de l'abbé Delille; ce puissant maître dans l'art de manier les vers décrivait ou peignait; c'était là son génie; il lui fallait des choses ou des couleurs à reproduire et surtout des difficultés à surmonter; l'expression proprement dite des pensées lui allait moins. Aussi Delille a-t-il beaucoup mieux réussi dans les *Géorgiques* que dans l'*Énéide*; il était bien plus à son aise dans les tableaux que dans les récits.

Le défaut des traductions de l'abbé Delille est connu. On a donc cherché à mieux faire que lui. M. Duchemin a traduit en vers les *Bucoliques*, les *Géorgiques* et l'*Énéide*. C'est par l'*Énéide* que le nouveau traducteur avait commencé son tra-

vail sur Virgile; il publia en 1826 la traduction de l'épopée latine. Dans la préface de son édition nouvelle, publiée l'an dernier, M. Duchemin nous apprend que maintenant toutes les rimes insuffisantes ont disparu de son œuvre, qu'il a resserré plusieurs passages de sa traduction, qu'il l'a réduite de plus de sept cents vers, et que, dans cette opération, il a changé au moins deux mille vers. Voilà sans doute de bonnes améliorations. Le texte latin de l'*Énéide* contient neuf mille huit cent quatre-vingt-seize vers; M. Duchemin a renfermé sa traduction dans douze mille trois cent quarante-deux vers (mille huit cents vers de moins que Delille). Le nouvel interprète de Virgile a mis peut-être un peu trop d'importance à ces sortes de supputations; la poésie n'a que faire des calculs arithmétiques : il ne s'agit pas de savoir qui a traduit le plus brièvement, mais qui a le mieux traduit, M. Duchemin a ajouté à son premier travail la traduction des *Bucoliques* et des *Géorgiques*; il est ainsi le premier auteur français qui ait donné dans notre langue le Virgile complet : dans les œuvres de l'abbé Delille, la traduction des *Bucoliques* appartient à Langeac. Avant d'examiner les travaux de M. Duchemin, relevons une erreur qui lui a échappé dans sa notice biographique sur Virgile. Octavie fit l'émettre au poète dix sesterces et non point dix mille sesterces pour chacun des trente-deux vers de l'épisode de la mort du jeune Marcellus. Ces trois cent vingt sesterces formaient une somme assez considérable en ce temps-là.

Il y a quelque chose de respectable et de sacré dans ce long tête-à-tête d'une patiente intelligence avec le divin génie de Virgile. Il faut être noblement organisé d'esprit et d'âme pour passer des années dans cette pieuse étude d'un grand poète. De tels labeurs supposent le goût des belles et des grandes choses : un homme vulgaire n'y songerait pas. C'est aussi un assez curieux spectacle que celui d'une intelligence qui en des temps de révolution, en des temps de chutes profondes et de vastes ruines, s'enferme en quelque sorte dans ses admirations littéraires et borne sa vie à la studieuse contemplation d'un monument élevé par les muses des anciens jours. On peut ajouter que, pour un homme de bien, c'est là une belle manière d'échapper aux misères contemporaines. La traduction des *Bucoliques*, des *Géorgiques* et de l'*Énéide* fait honneur à M. Duchemin; on y trouve un certain talent de versification. La préoccupation de reproduire l'original en moins de vers possibles n'a pas toujours permis au nouveau traducteur de faire passer dans notre langue le style de Virgile avec ses inexprimables beautés. Nous trouvons dans M. Duchemin le sens de Virgile; mais le sens d'un vers n'en fait pas la poésie; la poésie est dans le style : du sens à l'expression il y a aussi loin que de l'homme mort à l'homme vivant. L'abbé Delille, tout pénétré des beautés de Virgile, traduisait avec la sainte frayeur des omissions; M. Duchemin, à qui nous ne refuserons pas le sentiment des beautés de son modèle, a traduit avec la périlleuse crainte des longueurs. De plus, nous ne trouvons pas dans le nouveau traducteur tous les trésors de notre langue poétique; parfois la traduction française devient pâle et tourne au prosaïsme, et c'est alors que le génie de Virgile s'évapore comme le parfum des fleurs péniblement amassées et classées dans l'herbier des savants. Nous pourrions citer pourtant plusieurs morceaux d'un mérite réel. La description de la peste au troisième

livre des *Géorgiques*, si admirable dans l'original, a été bien traduite par M. Duchemin, sauf quelques taches :

Cette peste, d'abord corrompant l'atmosphère,  
 De tous les feux d'automne enflamma sa colère,  
 Elle infecta les lacs, et les prés et les bois :  
 Bêtes fauves, troupeaux, tout périt à la fois;  
 Terrible était la mort, et des *soifs* indomptables  
 Desséchaient, contractaient leurs membres misérables;  
 Puis d'une âcre liqueur les immondes ruisseaux  
 Pourrissaient par degrés et les chairs et les os.  
 Souvent une victime à l'autel am<sup>É</sup>née,  
 Et du sacré bandeau la tête environnée,  
*Tandis qu'à l'immoler on met quelque lenteur,*  
 Tombe expirante aux pieds du sacrificateur;  
 On si le fer l'abat, ses entrailles gâtées  
 Sur les feux de l'autel ne sont point apportées;  
 Les pontifes muets paraissent interdits,  
 Et de sang les couteaux sont à peine rougis :  
 Une infecte liqueur dégoutte sur l'arène.  
 Au sein des prés fleuris, devant sa crèche pleine,  
 L'innocente génisse expire en gémissant;  
 La rage attaque alors le chien si caressant,  
 Et le porc, assailli par la toux haletante,  
 Meurt, le gosier serré du mal qui le tourmente.  
 Oubliant la verdure et l'onde et ses exploits,  
 L'infortuné coursier se traîne sous ses toits;  
 Il bat du pied la terre, et, l'oreille baissée,  
 Sur ses membres s'épanche une sueur glacée;  
 Et, de son faible corps desséché par la faim  
 La peau rude se gerce et résiste à la main.  
 Tel s'annonce d'abord le mal qui le consume;  
 S'il devient plus aigu, son œil alors s'allume;  
 Un sang noir et brûlant coule de ses naseaux,  
 Et de ses flancs tendus sortent de longs sanglots;  
 Son haleine est pénible, et sa langue grossie  
*Rétrécit le canal où respire la vie.*  
 Le vin vieux, qu'une corne insinue en leur sein,  
 Pour sauver les mourants semble un moyen certain;  
 Remède meurtrier! même dans l'agonie,  
 Ranimés par le vin, ils entrent en furie;  
 (Dieux, pour notre ennemi, réservez ces transports!)  
 Eux-mêmes de leurs dents se déchirent le corps.

Pendant que M. Duchemin soumettait à une sévère révision sa traduction de l'*Énéide*, un athlète connu par des luttes moins innocentes que les luttes littéraires descendait dans l'arène des traducteurs. Nous ne voulons point considérer ici dans M. Barthélémy le poète des espérances révolutionnaires, le Juvénal passionné qui, coiffant la muse des serpents de Tisiphone, faisait siffler son vers contre les pouvoirs nouveaux et quelque-

fois même contre le génie et la vertu; nous ne parlerons que du traducteur de Virgile. A la suite des notes du troisième chant de l'*Énéide*, M. Barthélémy, dans une *Réponse à quelques critiques*, parle de la malveillance qui a voulu présenter son ouvrage comme une insinuation du pouvoir, comme un marché passé entre l'auteur et le ministère; on avait précisé la somme mensuelle ou annuelle que le gouvernement lui allouait à titre de salaire ou de rémunération. « Il en est de cette imputation, dit-il, comme de tant d'autres bruits qu'on a répandus sur mon compte, de tant de misérables fictions dont on a bien voulu me faire le héros; telles que mes vingt mille francs de pension, ma mission diplomatique aux États-Unis, ma place de directeur de l'imprimerie royale, etc. Absurdités grossières que je n'ai jamais pris la peine de démentir. » M. Barthélémy ajoute que son œuvre n'a trouvé d'Auguste et de Mécène que dans la, générosité de ses éditeurs et dans la bienveillance du public. Nous n'avons aucune raison de mettre en doute la sincérité de ces protestations; seulement on conviendra qu'il est heureux pour le gouvernement de juillet que l'envie de traduire l'*Énéide* ait tout à coup saisi l'auteur de *Némésis*. Le récit des aventures du pieux Énée est une occupation moins dangereuse pour l'Etat que l'ardente satire qui dénonçait et fouettait les hypocrisies ou les trahisons nouvelles.

Pour traduire parfaitement un auteur, pour en devenir l'interprète complet, il semble qu'il faudrait une sorte de conformité de nature entre le traducteur et le modèle. Traduire, c'est représenter, c'est faire parler. Or, on ne saurait reproduire une physionomie sous tous les points si on ne se trouve pas en pleine harmonie avec elle. Je me demande donc si M. Barthélémy avait toutes les conditions pour traduire Virgile. Il fait supérieurement le vers, on voit qu'il est nourri de la lecture des anciens; il a de la force, de l'énergie, de l'abondance, et ses habitudes de concision virile répondent au mâle caractère de la langue latine. Mais quelque chose de plus se montre dans le poète de Mantoue, c'est le sentiment, c'est une âme rêveuse et tendre qui ça et là s'épanche en flots d'harmonieuse poésie; l'auteur de la *Némésis* ne nous paraît pas tout à fait en rapport avec ce côté du génie de Virgile; ce côté restera probablement imparfait dans le travail de M. Barthélémy.

Nous ne parlerons aujourd'hui que des trois premiers chants de l'*Énéide*. Disons d'abord que la traduction du poète marseillais renferme de belles parties, que la marche générale en est bonne; on y sent un homme qui a vécu dans la société de Virgile, qui l'a beaucoup étudié et bien compris. M. Barthélémy, mieux que l'abbé Delille, serre de près l'original, et, dans sa concision, il conserve mieux que M. Duchemin la poésie de Virgile. Toutefois son œuvre est loin d'être irréprochable, et comme l'auteur est un homme de beaucoup de talent et qu'il peut se corriger, nous nous permettrons quelques observations. Notre critique sera une critique de détails et non point de minuties. Nous ne nous arrêterons qu'aux fautes véritables. Dans le premier chant de l'*Énéide*, la flotte d'Énée est dispersée, Énée et quelques-uns de ses compagnons sont jetés sur le rivage de la Libye; après que leur faim est apaisée, ils s'entretiennent des amis qu'ils ont perdus dans la tempête :

A missos longo socios sermone requirunt

M. Barthélémy traduit ainsi :

Quand la faim est calmée et la *table déserte*  
Sur leurs amis absents leur *entretien disserte*.

La *table déserte*, pour dire une table où il ne reste plus rien, n'est pas une heureuse expression, et l'*entretien qui disserte* sur les amis absents est un surprenant oubli des lois de notre langue.

Lorsque Jupiter répond à Vénus pour la rassurer sur les destins d'Énée, il donne un baiser à la déesse : *oscula libavit nattaë*. M Barthélémy traduit :

L'éternel souverain de la voûte éthérée  
D'un baiser paternel humecta Cythérée.

Il était difficile de rencontrer plus mal.

Le roi des dieux envoie Mercure pour ouvrir aux Troyens les chemins de Carthage et prévenir Didon en leur faveur :

La, par l'ordre divin, son éloquente voix  
En faveur des Troyens jetés sur ce rivage  
Adoucit l'âpreté de ce peuple sauva se  
Et pour eux de la reine humanise le sein.

L'éloquence de Mercure qui humanise le sein de la reine de Carthage n'est pas du meilleur goût.

Dans le deuxième chant de l'*Énéide*, Laocoon lance sur le cheval clé bois un grand javelot qui s'arrête en tremblant aux flancs de la machine; Virgile ajoute :

Uteroque recusso

Insonuere cavæ gemitumque de dedere cavernæ.

M. Barthélémy traduit ce beau vers d'une façon incroyable :

*Et l'écho répondit sous l'épaisse cloison.*

On connaît l'histoire de Sinon, Virgile dit de lui :

.... ille, dolis mstnictus et arte pelasgâ.

M. Barthélémy traduit :

Alors, lui que la Grèce *allaita de ses feintes*.

*Allaita de ses feintes* est une mauvaise expression; l'abbé Delille, qui a souvent

le tort d'amplifier, mais qui ne manque jamais ni au sens ni au bon goût, a dit :

*Le fourbe, chez les Grecs instruit dans l'art de feindre.*

Laocoon, enlacé par les serpents venus de Ténédos, pousse vers le ciel d'horribles cris :

*Clamores simul horrendos ad sidéra tollit.*

M. Barthélémy traduit :

Et se tord de douleur dans ces *longues spirales*  
En poussant vers les cieux des clameurs *gutturales*,

Enfants et jeunes filles chantent des hymnes et mettent leur joie à toucher de la main les cordages du cheval de bois introduit dans Ilion; le traducteur dit :

Heureux qui du cordage *a reçu les empreintes*

Les guerriers grecs, sortis des flancs de la vaste machine, s'emparent de la cité ensevelie dans le sommeil et l'orgie;

Quel contresens !

*Arma , amens, capio, nec sat rationis in armis,*

Je m'arme par instinct.....

Encore un oubli du sens ! le texte porte : « Furieux, je me saisis de mes armes et ne prends point conseil de la raison. »

Corabe, jeune Troyen, brûlait d'un amour insensé pour Gassandre :

.....insano Cassandrae incensus a more.

M. Barthélémy traduit : *Corabe, enivré de Cassandre*. Énée, apercevant Hélène au milieu du désordre du sac de Troie, voudrait lui faire expier le crime qui a appelé tant de malheurs sur l'empire de Priam; il lui paraît injuste que cette femme funeste s'en retourne saine et sauve à Sparte ou à Mycènes. Virgile dit *incolumis*. M. Barthélémy traduit : *sans perdre un cheveu de son front criminel*. Au III<sup>e</sup> livre de l'*Énéide*, la rame des compagnons d'Énée fend les vagues azurées; M. Barthélémy dit que la rame tord l'azur des flots. Nous pourrions multiplier encore les remarques critiques sur ces trois premiers chants de l'épopée latine; mais quand nous examinons l'œuvre d'un homme de talent nous n'aimons pas à tenir trop longtemps nos regards attachés sur ses fautes. Ainsi que nous l'avons déjà dit, le travail de M. Barthélémy offre de remarquables morceaux. Nous citerons en entier l'épisode d'Andromaque en Epire, tiré du III<sup>e</sup> chant :

Là, nous entendons dire (inexplicable histoire)  
 Qu'un des fils de Priam commande au territoire;  
 Qu'Hélénus, héritier de Pyrrhus massacré,  
 Possède son épouse et son bandeau sacré,  
 Et qu'Andromaque, libre après son esclavage,  
 Dans le lit d'un Troyen porte un double veuvage.  
 Brûlant de pénétrer tant de bruits inconnus,  
 Je m'éloigne du port et je cherche Hélénus.  
 Ce jour même, fuyant la ville et son enceinte,  
 Près d'un faux Simois, dans une forêt sainte,  
 Andromaque portait à des mânes absents  
 Un festin solennel et de tristes présents,  
 Et devant deux autels, monuments de ses peines,  
 Conviait son Hector par des prières vaines.  
 Dès qu'elle m'aperçoit, quand son œil éperdu  
 Voit luire des Troyens le casque inattendu,  
 Interdite, égarée, et la face pâlie,  
 Elle chancelle; enfin sa langue se délie :  
 « Est-ce vous, fils des dieux? ne me trompez-vous pas?  
 » N'êtes-vous pas encor dans le sein du trépas?  
 » Ou bien, si vous sortez de la sombre demeure,  
 » Dites, que fait Hector? » A ces mots elle pleure,  
 Et sa plainte remplit la profondeur du bois.  
 Je lui réponds ces mots d'une tremblante voix:  
 « Oui, croyez-moi, je vis; oui, ce n'est point un songe;  
 » Oui, de mes tristes jours la trame se prolonge.  
 » Mais vous, répondez-moi, quel sort digne de vous  
 » A pu vous consoler du plus grand des époux?  
 » Votre haute infortune a-t-elle un noble asile?  
 » L'Andromaque d'Hector est-elle au fils d'Achille?  
 Alors, humiliant sa voix et son maintien :  
 « Oh! que mon sort, dit-elle, est pire que le tien,  
 » Polixène, en mourant sur la tombe ennemie,  
 » Tu n'as pas du partage essuyé l'infamie;  
 » On ne t'a pas jetée au lit d'un conquérant.  
 » Et tu perdis le jour sans avilir ton rang.  
 » Pour moi, loin d'Ilion, de rivage en rivage,  
 » Je traînai, sous Pyrrhus, mou superbe esclavage,  
 » Hélas! et je subis la couche du vainqueur,  
 » Jusqu'à ce qu'Hermione ayant séduit son cœur,  
 » Au captif Hélénus il me livrât captive.  
 » Mais l'implacable Oreste en ce moment arrive;  
 » En proie à ses fureurs, à son amour fatal,  
 » Il surprend à l'autel et frappe son rival.  
 » Néoptolème mort, on divise l'empire :  
 » Pour sa part d'héritage Hélénus eut l'Epire,  
 » L'appela Chaonie en l'honneur de Chaon,  
 » Nomma ces murs Pergame et ces tours Ilion.  
 » Mais vous, quel dieu, quel vent, vous poussa sur nos rives?  
 » Quel destin a conduit vos voiles fugitives?  
 Asagne jouit-il de la clarté du jour?

» Garde-t-il à sa mère un souvenir d'amour?  
Et son âme virile est-elle destinée  
» Aux vertus de son oncle et de son père Énée ? »  
Ses larmes se mêlaient à ces mots douloureux,  
Quand Hélénius, suivi d'un cortège nombreux,  
S'approche, et dans ses yeux tremblent des pleurs de joie.  
Dès qu'il a reconnu ses vieux amis de Troie.  
Je le suis dans la ville où me conduit sa main;  
Là, partout Ilion renaît sur mon chemin;  
Dans cet étroit tableau Troie est toute présente :  
Je franchis un ruisseau qu'ils ont nommé le Xante,  
Je vois la porte Scée et j'en baise le seuil,  
Mes Troyens sont heureux d'un fraternel accueil;  
Le roi les recevait sous de vastes portiques;  
Au milieu de sa cour leurs pères antiques  
Se vidaient pour Bacchus et s'emplissaient encor,  
Et les mets du festin chargeaient des bassins d'or.

Jusqu'ici nous n'avons guère pu comparer en détail la traduction de M. Barthélémy à celle de l'abbé Delille; nous avons voulu donner d'abord une idée du nouveau traducteur, et cette première appréciation nous a pris beaucoup de place. Dans un troisième chapitre, nous examinerons la suite du travail de M. Barthélémy, et nous pourrions de temps en temps mettre en regard l'œuvre de son célèbre devancier. Dès ce moment, nous dirons, comme jugement général, que ce qui manque trop souvent à l'abbé Delille c'est la concision, et que ce qui manque quelquefois à M. Barthélémy c'est le goût. L'écrivain révolutionnaire s'attendait probablement à trouver chez nous quelque chose de moins que la justice; ce n'est pas de notre part qu'il espérait recevoir des avertissements sur les défauts de son œuvre et des éloges pour ses beautés. M. Barthélémy saura que l'indépendance de notre esprit ne prend pas conseil des rancunes politiques; il saura que notre critique est une muse et non point une Némésis.

CHAPITRE IX

CONTINUATION DU MÊME SUJET

Dans le précédent chapitre, nous parlions des longueurs qui déparent les traductions de l'abbé Delille, et nous en trouvons l'explication dans le culte pieux du traducteur pour son modèle. Nous aurions pu ajouter une remarque : c'est qu'il y a dans le style de Virgile une simplicité forte, une sobriété, une habitude du mot propre qui ne ressemblent pas à la manière de l'abbé Delille; ce n'est pas que le chantre des *Jardins* et de l'*Imagination* ne puisse reproduire une grande expression, car nous citerions plus d'un beau vers, plus d'une image de Virgile, que Delille a bien mieux rendus que M. Barthélémy; ce vers du premier chant de l'*Énéide* est dans la mémoire de tout le monde :

*Tantae molis erat romanam condere gentem!*

L'abbé Delille a dit :

Tant dut coûter de peine  
Le long enfantement de la grandeur romaine !

M. Barthélémy a dit :

Tant fut lent à fonder le colosse romain !

L'abbé Delille se trouve ici bien supérieur au nouveau traducteur. Mais ce sont là des tours de force, et cette façon de reproduire énergiquement et pleinement l'original n'était pas dans l'allure accoutumée du chantre des *Jardins*. Il portait dans sa langue une susceptibilité, une fausse délicatesse qui se dérobaient trop souvent au mot propre et opposait la périphrase à la précision latine : la langue de Delille était une grande dame, aux brillants atours, qui ne pouvait se résigner à l'austère simplicité du vêtement romain. Peut-être Delille était-il en cela l'expression des goûts de son temps; de même que chaque époque a sa manière de comprendre les grands hommes de l'antiquité, de même aussi chaque époque peut avoir sa manière de les traduire, et voilà comment il serait assez permis de dire qu'il y a une mode pour les traductions comme il y a une mode pour les littératures. Pourtant notre opinion est qu'il existe une vérité morale, et qu'il n'y a qu'une seule bonne manière d'interpréter les œuvres du génie comme il n'y a qu'une seule manière de reconnaître le vice ou la vertu.

On sait que l'abbé Delille récitait merveilleusement les vers; sa diction était, assure-t-on, une ravissante musique; c'est, pour lui qu'on a trouvé le mot de *dupeur d'oreilles*. Tout ce qu'il récitait paraissait admirable, et c'est ainsi qu'il se privait lui-même de la critique de ses amis : le charme de sa diction trompait tout le monde et le trompait lui-même. Le poète aveugle n'osait pas confier ses manuscrits à des littérateurs, il craignait qu'on ne lui volât ses vers; car alors la renommée et la librairie s'emparaient des vers de Delille, comme elles s'emparent aujourd'hui d'une méditation de M. de Lamartine ou d'une page de M. de Chateaubriand. Pour se mettre à l'abri de

tout péril de cette nature, le pauvre aveugle fit copier sa traduction de l'*Énéide* à un officier autrichien qui ne savait pas le français. Un contemporain qui fut son ami et qui l'avait vu travailler, nous racontait que, dans ses moments d'embarras, Delille appelait à son secours les traducteurs ses devanciers : *Voyons Gaston, voyons Lombard*, s'écriait-il. On lui lisait Gaston et Lombard; s'il trouvait quelque chose de bon, il le prenait. Le plus souvent Gaston et Lombard n'étaient que d'impuissants auxiliaires. *Ça ne vaut rien, ça ne vaut rien*, répétait alors Delille, qui de nouveau se mettait aux prises avec le texte latin. Dans les moments où les difficultés le lassaient, il consultait, interrogeait tout le monde, et finissait quelquefois par oublier Virgile. Son grand malheur était une extrême facilité à faire le vers; il avait un vers toujours prêt pour une couleur ou une épithète. Quand on écrit trop facilement, on ne se donne pas toujours le temps de réfléchir, et de rares idées se trouvent tout à coup inondées par des torrents de mots. Delille était revenu de l'émigration avec une bibliothèque composée à peine de quelques livres; ses meilleurs richesses de ce genre étaient dans sa mémoire; il avait une femme qu'on ne pouvait guère prendre pour une des filles de l'Hélicon; cette femme prétendait que les gens qui font des livres ne doivent pas en avoir. Il s'ensuivait que le pauvre traducteur de l'*Énéide* n'avait pas toujours un Virgile à sa disposition. A l'époque où Delille était sur le point de publier sa traduction de l'*Énéide*, M. Blichaud, en qui il avait grande confiance, allait tous les jours chez lui, du côté de la Place-Royale où il demeurait, et là, du matin au soir, l'aidait dans sa dernière révision des manuscrits. Tous les deux enfermés dans un étroit cabinet encombré de paperasses, ils classaient et soumettaient à un examen définitif cette œuvre qui avait coûté tant d'années de labeur. Un jour une difficulté les arrête dans la révision d'un passage; mais il fallait un Virgile, on n'en avait pas. Tout à coup Delille se souvient qu'il y a dans son garde-manger un Virgile de Heine, et précisément la partie dont il avait besoin. Il marche à tâtons vers le garde-manger, cherche le Virgile et met la main sur un pot de confiture; ô surprise! ô joie d'enfant! Delille oublie l'*Énéide*, et, le visage radieux, rentre avec son pot de confiture dans le cabinet où l'attendait M. Michaud : *Mangeons, mangeons ceci*, dit-il à M. Michaud qui accepte gaiement la partie, et les voilà tous les deux autour du pot de confiture, aussi heureux que le rat de ville et le rat des champs occupés à dévorer les reliefs d'ortolan :

Je laisse à penser la vie  
 Que firent ces deux amis.  
 Le régal fut fort honnête;  
 Rien ne manquait au festin :  
 Mais quelqu'un troubla la fête  
 Pendant qu'ils étaient en train,

M<sup>me</sup> Delille arrive, surprend les deux amis dans ce festin de roi, et furieuse les met à la porte : ainsi chassés, ils allèrent se réfugier sous les galeries de la Place-Royale, riant de l'aventure et causant de Virgile.

On peut adresser des reproches à Delille comme traducteur de l'*Énéide*, et nous avons signalé nous-même le caractère général de ses défauts. Mais il nous semble qu'il

n'appartenait pas à M. Barthélémy de s'acharner contre l'œuvre de son devancier; c'est pourtant ce qu'il fait dans ses notes; il n'a point reculé devant ce qu'il appelle, en style de Némésis, *l'office de bourreau*. M. Barthélémy ne craint pas de dire que l'invariable habitude de l'abbé Delille a été de défigurer Virgile, et, d'après son opinion, il faut conclure que la traduction de Delille est une œuvre sans valeur; il appelle son devancier *poète de Gynécée*, se moque de lui autant qu'il peut et n'épargne à sa mémoire aucune dureté, « Les vers de Delille ont fait, dit-il, les délices des femmes, des enfants et des hommes qui aiment la littérature inodore et décolorée. » Mais pourquoi donc toute cette colère? pourquoi cet acharnement contre une renommée qu'on a la prétention de faire oublier? Les traducteurs sont comme les voyageurs; un sentiment de bienveillance fraternelle devrait animer ceux qui se dévouent aux mêmes travaux, aux mêmes périls. M. Barthélémy aurait pu songer qu'une traduction, quelque remarquable qu'elle soit, n'est jamais la dernière, et que certainement d'autres traducteurs de l'*Énéide* viendront après lui; ne craint-il pas d'être troublé dans sa gloire par les futurs interprètes de Virgile, et de rencontrer peu de ménagement, lui qui s'est montré si impitoyable à l'égard du plus illustre de ses devanciers? La traduction de l'*Énéide* par l'abbé Delille a été tirée à cinquante mille exemplaires, ce qui prouve que l'Europe entière était coupable, d'amour pour la littérature inodore et décolorée; nous souhaitons au vainqueur de l'abbé Delille un succès pareil.

Il n'est jamais bon qu'un traducteur s'abandonne à de violentes attaques contre ceux qui l'ont précédé dans la carrière; s'il a mieux fait, il donne envie qu'on lui conteste sa supériorité; la critique prendra la loupe pour lui découvrir des défauts. Mais si son œuvre a des fautes, et même des fautes grossières, à quels jugements ne s'expose-t-il pas? Or, la traduction de M. Barthélémy, remarquable en plusieurs points, offre de graves imperfections; nous en avons signalé un assez grand nombre dans notre précédent examen, et nous poursuivrons rapidement aujourd'hui nos critiques. Si nous avons la sombre humeur de M. Barthélémy, nous aurions ici une belle occasion de parler avec amertume et sévérité; mais nous obéirons à notre nature et ne serons que juste : *Trahit sua quemque voluptas*.

Nous avons fait remarquer dans le génie de Virgile un côté de sentiment, de tendre rêverie, et nous pensions que ce caractère de Virgile serait imparfaitement reproduit sous la plume de M. Barthélémy. C'est ce qui est arrivé. Toutes les fois qu'il s'agit d'exprimer les sentiments doux et tendres, les élans, les délicatesses ou les peines de l'âme, toutes les fois que Virgile laisse couler les larmes du cœur, M. Barthélémy se montre incomplet, dans son langage. Un exemple va rendre notre pensée évidente pour le lecteur. Les plus touchantes inspirations de l'âme dans l'*Énéide*, ce sont les amours de Didon et l'épisode de Nisus et d'Euryale; voilà précisément le morceau que M. Barthélémy a le moins heureusement traduits. Maintenant nous nous livrerons à quelques critiques de détails pour éveiller l'attention du nouveau traducteur sur les plus graves de ses fautes.

La reine de Carthage, après avoir entendu Énée raconter ses aventures, est tendrement occupée du héros troyen; elle est poursuivie par l'image et les souvenirs du fils d'Anchise :

*At regina , gravi janidudùm sautia cura ,  
Vulnus alit venis et cæco carpitur igni.  
Multa viri virtus animo , multusque recursak  
Gentis honos : hærent infixi pectore vultus ,  
Verbaque, nec placidam membris dat cura quieiem.*

M. Barthélémy traduit :

Didon, blessée au cœur par de cuisantes peines,  
Nourrit un feu *couvert* qui consume ses veines.  
Les exploits, les récits du héros étranger.  
L'éclat de ses aïeux, *tout la vient assiéger*;  
Son image est gravée *au fond de sa poitrine*,  
Et le sommeil a fui sa paupière chagrine.

M. Duchemin a dit :

Déjà la reine, en proie aux amoureuses peines,  
Nourrit le feu secret qui consume ses veines.  
Les exploits du héros, sa naissance, ses traits,  
Dans le cœur de Didon sont gravés pour jamais :  
Le paisible sommeil fuit loin de sa paupière.

L'abbé Delille avait traduit :

La reine, cependant, atteinte au fond de l'âme,  
Nourrit d'un feu secret la dévorante flamme :  
Le héros, sa beauté, son grand nom, sa valeur  
Restent profondément imprimés dans son cœur.  
La voix d'Énée encor résonne à son oreille,  
Et sa brûlante nuit n'est qu'une longue veille.

La version de M. Duchemin l'emporte sur celle de M. Barthélémy, et celle de l'abbé Delille est la meilleure des trois, *Au fond de sa poitrine*, pour dire au fond du cœur, dans la version de M. Barthélémy, estime expression qui ne se supporte pas. Il n'est pas permis de traduire ici le mot *pectore* par *poitrine*. Anna, parlant à sa sœur Didon, lui fait entendre qu'elle a besoin de défenseurs pour résister à des voisins terribles; elle lui montre d'un côté les Gétules et les Numides, de l'autre les Barcéens et les déserts : *Hinc deserta siti regio*. M. Barthélémy traduit : « Des déserts que brûle un ciel *aride*. » Qu'est-ce qu'un ciel aride? En décrivant la parure de Didon, Virgile dit : *Crines nodantur in aurum*; M. Barthélémy traduit : *L'or rampe à ses cheveux*. Que trouvez-vous de gracieux dans l'image de l'or qui rampe dans une chevelure? *Crines nodantur* veut dire : « Les cheveux sont noués. » L'abbé Delille a mieux traduit :

L'or en flexibles nœuds  
Sur son front avec grâce assemble ses cheveux.

Nous pouvons citer aussi la version de M. Duchemin :

L'or serpente avec grâce entre ses cheveux blonds.

Virgile, dans sa magnifique peinture de la Renommée, dit qu'elle cache sa tête dans la nue : *Caput inter nubila condit*. Son front HEURTE aux cieux, dit M. Barthélémy. Ce mot *heurter* n'est pas bon. Énée est saisi d'horreur en entendant Mercure qui, au nom du maître des dieux, presse le héros de s'arracher à Carthage : *Arrectæque horrore comæ*, dit Virgile : les cheveux d'Énée se dressent d'horreur. *Tout son POIL se hérissé*, dit M. Barthélémy; c'est là un rude outrage contre le goût. Dans le cinquième chant de l'*Énéide*, des noms sont jetés dans un casque d'airain pour être tirés au sort : *Dejectamque ærea sortern accepit galea*. M. Barthélémy traduit :

Dans un casque profond, *réservoir du destin*,  
Chacun jette son nom.

Comment M. Barthélémy a-t-il pu écrire *réservoir du destin* ! Aucun de nous n'a oublié le mélancolique tableau des femmes troyennes sur les rivages de Sicile, qui contemplent, en pleurant la vaste mer. Il y a là quelque chose qui rappelle la touchante poésie du *Super flumina Babylonis*; la muse du Capitule et la muse de Sion semble s'être rencontrées ici dans l'expression des amertumes de l'exil :

At procul in solâ secretæ Troades actâ  
Amissum Anchisem flebant, cunctæque profundum  
Pontum aspedabant fientes : heu ! tot vada fessis  
Et tantum superesse maris ! vox omnibus una,  
Urbem orant; tædet pelagi perferre laborem.

M. Barthélémy a tout à fait manqué ce beau passage; il n'en reproduit pas même le sens, et finit par tomber dans l'amplification :

Mais les femmes de Troie, *au bord lointain des mers*,  
Gémissaient sur Anchise, et *leur deuil unanime*  
*Mesurait en fleurant le solitaire abîme*.  
Et ce cri s'échappait à travers leurs sanglots :  
« La mer, encor la mer! les flots, toujours les flots! .  
» *Dieux puissants ! rendez-nous la fortune meilleure* ,  
» *Donnez-nous une ville, une calme demeure!*

L'abbé Delille a fort bien reproduit l'image du *cunctoæque profundum pontum aspectabant flentes* :

Seulement, sur un bord solitaire, écarté,  
Les Troyennes, en pleurs, des noirs gouffres de l'onde  
Contemplaient tristement l'immensité profonde.

La belle expression de ce dernier vers a été imitée par M. Duchemin, qui, du reste, a mieux rendu que les deux autres traducteurs les cinq vers de Virgile. Voici sa version :

Sur la rive à l'écart, cependant les Troyennes  
Pleuraient la mort d'Anchise, et repassant leurs peines,

Contemplaient tristement l'immensité des eaux.  
 Ah! quelle mer nous reste après tant de travaux! »  
 Leurs cœurs, las de souffrir, demandaient une ville.

Dans le sixième chant de l'*Énéide*, la sibylle annonce au héros que les enfants de Dardanus arriveront en Italie, mais que de grands désastres les attendent : « Ils voudraient n'être point venus, » dit la sibylle : *Sed non et venisse volent*. M. Barthélémy traduit ici d'une façon qui n'est pas française :

Mais *que tu maudiras* d'avoir pris cette route!

Une vache stérile est offerte à Proserpine; M. Barthélémy dit : « Une vache *infertile*. » Déiphobe aux enfers rappelle à Énée la dernière journée d'Ilion, quand le cheval de bois apporta dans les murs de Priam une troupe ennemie. Le nouveau traducteur offense encore une fois la langue;

Quand l'énorme cheval, debout dans son enceinte,  
*Dégorgeait de ses flancs* d'innombrables soldats.

Dans l'épisode de Nisus et Euryale, celui-ci, frappé du coup mortel, tombe, et le sang ruisselle sur son beau corps : *Puchrosque per artus il cruor*. M. Barthélémy traduit :

Des flots d'un sang pourpré *sa chair blanche* se teint.

La *chair blanche* du jeune Euryale nous déplaît et nous choque. Delille a dit :

Il tombe; un sang vermeil rougit ce corps charmant.

Après avoir raconté les destins de Nisus et d'Euryale, Virgile promet l'immortalité à leur souvenir; M. Barthélémy dit que leur nom franchira les siècles étouffants. Le Rutule, tué par Ascagne, au neuvième chant de l'*Énéide*, bravait et insultait les Troyens; il leur disait que les combats n'étaient point faits pour eux, et qu'ils feraient mieux de s'en aller sur le mont Dindyme, où retentissent les flûtes, les chants et les *cymbales*, *Tympana*. M. Barthélémy traduit *tympana* par *gai tambourin*, ce qui est un peu provençal. Le dixième chant commence par l'assemblée des dieux dans l'Olympe :

Cependant, à la voix du maître souverain,  
 S'ouvre le double seuil de l'Olympe *serein*:  
*Le grand conseil des dieux en peuple l'étendue*.

Dans son discours, Jupiter annonce qu'un jour la cruelle Carthage, franchissant les Alpes, portera dans les murs de Rome un grand deuil :

Le temps viendra bientôt (ne le devancez pas)  
 Où dans les murs romains, *tout saignants de leurs pertes*,  
 Carthage arrivera par les Alpes ouvertes.

Cymodocée, la plus belle des nymphes qui ont pris la place des vaisseaux d'Énée, parle au héros troyen : *Tunc sic ignarum alloquitur*.

Puis sa bouche éloquente au noble fils d'Anchise  
Fait entendre ces mots *dignes de sa surprise*.

Voilà une bien grosse faute, et voilà aussi de la prolixité, s'il en fut jamais. Au dixième chant, nous trouvons le guerrier grec, Antor, qui, tué de la main de Mezence, songe, en mourant, à son doux pays d'Argos : *Et dulces, moriens, reminiscitur d'Argos*. Ni M. Barthélémy ni M. Duchemin n'ont prononcé le nom d'Argos dans leur version, et pourtant c'est le nom d'Argos, prononcé sous les cieux lointains de l'Italie, qui fait le charme de ce souvenir du guerrier mourant. Delille a senti cela et a parfaitement rendu les deux vers de Virgile :

Il tombe atteint d'un trait qui ne le cherchait pas,  
Regarde encor le ciel, et, loin de sa patrie,  
Songe à sa chère Argos, soupire et rend la vie.

Il est temps de terminer nos annotations critiques qu'il serait facile de multiplier encore. Cette tâche, que nous n'appellerons point un *office de bourreau*, nous sourit peu d'ailleurs. Il est toujours pénible d'avoir à reprocher des fautes; le seul sentiment qui nous soutienne ici, c'est l'espoir de voir nos remarques mises à profit pour l'amélioration d'un grand ouvrage. Après avoir indiqué à M. Barthélémy quelques-uns des défauts de son œuvre, nous aimons à nous ressouvenir du plaisir que nous a fait sa traduction des cinquième, sixième et douzième chants de l'*Énéide*, de l'épisode de Cacus, de la description du bouclier d'Énée. Ces parties-là sont admirables; la langue française s'y montre souple, grande et forte comme la langue des Romains. Entrons dans les enfers; la porte du Tartare vient de s'ouvrir, et la sibylle explique au héros troyen les horribles mystères de l'abîme :

- « ... Vois-tu quel gardien est assis sur le seuil?
- » On découvre au dedans, effroyable coup d'œil!
- » Une hydre immense, ouvrant cinquante larges gueules,
- » Et le Tartare, ouvert aux Euménides seules,
- » Qui s'étend deux fois plus sous l'enfer spacieux
- » Qu'au-dessus des humains ne s'élèvent les cieux.
- » Là j'ai vu les Titans, vieux enfants de la terre,
- » Roulant, fumant encor sous les coups du tonnerre,
- » J'ai vu, chargés de fers, dans ces gouffres béants,
- » Les deux fils d'Aloée, audacieux géants .
- » Qui, menaçant le ciel de leurs mains criminelles,
- » Voulaient chasser le roi des voûtes éternelles,
- » Là j'ai vu Salmonée expiant dans ce lieu
- » L'orgueil d'avoir osé se transformer en dieu.
- » Sacrilège! frappé d'un coupable vertige,
- » Excitant ses coursiers du haut de son quadrigé,
- » Passant avec fracas sur des voûtes d'airain ,
- » Rival de Jupiter, une torche à la main,
- » Il promenait ainsi sa triomphante ivresse
- » Dans la ville d'Élis et les champs de la Grèce,
- » Et croyait imiter l'inimitable bruit
- » De la foudre qui gronde avec l'éclair qui luit;

- » Mais le vrai Jupiter fit tomber sur l'impie,
- » Non pas du feu divin la grossière copie,
- » Mais la foudre du ciel qui brûle les pervers ,
- » Et le précipita dans ces gouffres ouverts.
- » Là, tu verrais encor dans son affreux supplice
- » Tityus qui nommait la terre sa nourrice;
- » Il couvre neuf arpents de son corps foudroyé;
- » Un immense vautour, parles dieux envoyé,
- » Habite sa poitrine, effroyable convive,
- » Plonge un bec affamé dans sa chair toujours vive,
- » Dans son foie immortel et dans ses intestins
- » Qui renaissent encor pour d'éternels festins.
- » Qui nommerai-je encor de ces ombres maudites?
- » Là sont Pirithoüs, Ixion, les Lapithes;
- » Arraché de sa base, un rocher menaçant
- » Est toujours suspendu sur leur front pâissant;
- » La colère du ciel offre à leur faim ardente
- » L'appareil tentateur d'une table abondante;
- » Mais sitôt que leurs mains veulent s'en approcher,
- » L'inflexible Alecton leur défend d'y toucher,
- » Glace leur appétit avec sa voix farouche
- » Et présente sa torche à leur avide bouche.
- » Là se trouvent encor les frères ennemis,
- » Ceux qui fraudent des droits à leurs clients promis,
- » Les enfants dont la main osa frapper un père,
- » Ceux qu'atteignit la mort sur la couche adultère,
- » L'égoïste insensible aux cris de ses parents,
- » Le transfuge soldat qui servit les tyrans;
- » Tous attendent ici des tortures, des chaînes.
- » Ne me demande pas leurs crimes et leurs peines;
- » Les uns au haut d'un mont roulent des rochers lourds
- » Qui, remontés sans cesse, en retombent toujours:
- » D'autres tournent, liés aux rayons d'une roue;
- » Sur la pierre fatale où le destin le cloue,
- » Le malheureux Thésée, assis pour son tourment,
- » Dans l'immobilité souffre éternellement.
- » Le plus infortuné de cette troupe morte,
- » Phlégyas, dans la nuit élevant sa voix forte,
- « S'écrie : En me voyant, mortels audacieux!
- » Apprenez la justice et respectez les dieux.
- » Celui-ci, dès que l'or toucha sa main flétrie,
- » Au joug d'un oppresseur a vendu sa patrie;
- » Cet autre, à prix d'argent, a trafiqué des lois;
- » Celui-là, de son sang faisant taire la voix,
- « Dans le lit de sa fille osa porter l'inceste;
- » Tous ont justifié la colère céleste,
- » Tous aux plus noirs forfaits se livrèrent sans frein.
- » Non, quand j'aurais cent voix, cent poitrines d'airain,
- » Je ne pourrais compter tous les genres de crimes,
- » Tous les noms des tourments qu'enferment ces abîmes.

Lorsque Delille eut publié sa traduction des *Géorgiques*, Voltaire écrivit à l'Académie française pour qu'elle donnât un fauteuil à l'homme qui venait d'agrandir la littérature, le champ de la poésie et la gloire de la nation. C'est, en effet, une bien précieuse conquête qu'une bonne traduction, conquête au profil, de la langue, au profit de nos pensées, de notre instruction, au profit de tous; ce sont les dépouilles opimes du génie étranger que nous suspendons aux voûtes de notre Panthéon. Les traductions nous font citoyens de tous les pays et contemporains de tous les siècles; elles appellent l'intelligence des quatre points du ciel, des divers points des âges, et la font paraître devant nous avec ses trésors : alors tous les esprits ne forment plus qu'une grande famille, et la langue universelle est trouvée. C'est aux poètes qu'il appartient de traduire les poètes; les vers seuls, avec leur allure libre et rapide, peuvent reproduire les vers dans leur harmonieuse concision. Il y a bien des siècles qu'on traduit Virgile; on s'en occupera encore dans les temps futurs : ces sortes d'études deviennent comme l'expression de l'admiration des âges, et tous les âges voudront admirer Virgile. Le poète de Mantoue est traduit dans les langues de tous les peuples civilisés : le génie, cette radieuse étincelle du Soleil éternel, reçoit, dans sa destinée à travers le temps, quelque chose des honneurs de Dieu lui-même : toutes les langues ont un hymne pour sa gloire.

---

Source : Jean-Joseph-François Poujoulat (1868), *Souvenirs d'histoire et de littérature*, Paris, Librairie de J. Lefort, p. 83-107.